6e ANNÉE, N° 285. — MERCREDI, 29 JANVIER 1851.

ON S'ABONNE:
Constantinople, au Bureau du Journal, à Galata.
Dans les Villes du Levant, à l'Agence des Paquebots français.
A Malte, chez M. G. Muir, libraire.
A Marseille, chez Mme veuve Camoin et Cie.
A Londres, chez MM. James Cowie et Son, Foreign Newspaper Office, 9, St Ann's Lane, General Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Constantinople . . . . . un an, 4 piastres.
mois, 4 »
Provinces et Etranger un an, 9 »
» 6 mois, 5 »
PRIX DES ANNONCES:
La ligne . . . . . 5 piastres du G. S.
Le journal paraît les 5, 9, 12, 19, 24, 29 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 29 Janvier.

A toutes les grandes époques de troubles et de confusion, les révolutions ont eu pour conséquence immédiate le dépérissement de l'agriculture qui, à son tour, d'effet devenu cause, prolonge ce désordre et achève la ruine des nations. Cette vérité, depuis long-temps constatée, prouve l'importance de l'agriculture et le rôle immense qu'elle joue dans l'ordre social. Pénétré de ce principe, M. Jonesco a voulu, dans l'article que nous publions aujourd'hui et qui sert d'introduction à un excellent travail sur la Thessalie, doté un voyage de plusieurs mois, lui a fourni les matériaux, rendre à l'agriculture négligée dans l'Empire Ottoman, toute son importance; il a voulu en proclamer, pour ainsi dire, les droits absolus. Dans le siècle où nous sommes, siècle de conservation et de progrès, et non de conquête, l'agriculture est une des plus grandes puissances productrices; elle donne la prospérité aux états, soulage le malaise de la population pauvre en l'occupant à un travail actif et utile, augmente le bien-être de tous, et, par là, éloigne les causes de désordre et d'anarchie qui sont toutes, pour ainsi dire, renfermées dans l'inaccupation d'une grande partie de la population, dans la part infime qui lui est faite. L'industrie manufacturière contribue, sans doute, et nous ne voulons pas nier son importance, à la prospérité nationale; mais par le perfectionnement des machines qu'elle emploie en si grande quantité aujourd'hui, que d'ouvriers dont elle annule le travail? L'agriculture, au contraire, a besoin de bras. Mais si les hommes de science ont cherché et trouvé les moyens de perfectionner l'industrie manufacturière par des inventions dont il ne nous appartient pas d'examiner l'effet utile ou nuisible, question qui fut souvent agitée, l'agriculture, par cela seul qu'elle ne peut se passer du concours agissant de l'homme, peut-elle et doit-elle, de son côté, se passer de perfectionnement? Le progrès doit se réaliser en agriculture comme en toute chose: la routine qui entrave, doit lui faire place; car le perfectionnement qu'elle exige a cela de bon en lui-même que, loin de proscrire l'action de l'homme dans le travail de la terre, il la conserve et la rend intelligente. C'est la grande vérité que M. Jonesco fait ressortir dans cet article, en insistant sur la nécessité du perfectionnement de l'agriculture en Turquie; et, pour théâtre de ses observations, il a choisi, comme nous le disions plus haut, la Thessalie; car cette province, dont la réputation de fertilité qu'elle possédait chez les anciens s'est conservée jusqu'à nos jours, ne compte en quelque sorte que des cultivateurs. C'est pour cette raison que la Thessalie était peut-être la seule province où M. Jonesco pût étudier d'une manière suivie et positive les méthodes dictées par la routine, afin de substituer à leur place celles que la science enseigne.

M. Jonesco définit d'abord le but de l'agriculture: produire et produire le plus possible. La routine possède bien les moyens de faire rendre à la terre les produits qu'elle enfante; mais, et en cela M. Jonesco donne à l'agriculteur toute l'importance du créateur, il faut que cette production se multiplie à l'infini et sans interruption; il faut que la terre, aidée par l'homme, crée sans cesse. Or ne doit point se borner à établir une balance égale entre la production et la consommation; il faut le bénéfice qu'exige la prospérité nationale. Mais cet excédant de production qui constitue le bénéfice et doit s'obtenir avec le moins de perte possible et sans fatiguer la terre par un travail intelligent, la science, s'appuyant sur l'expérience, fournit les moyens de l'acquérir. M. Jonesco, animé du plus vif désir de contribuer, pour sa part, au progrès de l'Empire ottoman, sou pays, promet de le révéler et avance plusieurs questions dont la solution renfermera l'indication de ces moyens; mais, avant d'entrer en matière, il a cru devoir poser en principe l'importance de l'agriculture au point de vue de la prospérité générale, la nécessité de son perfectionnement, et proclamer le noble rôle qu'elle crée à l'homme qui s'en occupe consciencieusement. C'est cette vérité que nous avons toujours émise nous-mêmes et que nous ne cesserons d'émettre; car nous voyons dans sa mise en pratique la véritable source de richesse, la seule peut-être, pour l'Empire Ottoman.

GÉNÉRALITÉS SUR LA PRODUCTION DE LA RICHESSE EN THESSALIE.

Les investigations que nous avons été à même de faire sur la production de la richesse en Thessalie, nous ont semblé trop intéressantes pour ne pas les communiquer à tous ceux qui cherchent les moyens d'augmenter le bien-être des habitans et des revenus du trésor impérial. Les notes que nous avons prises, pendant les quatre mois de notre excursion dans ce pays, sur le sol, le climat, sur l'état politique et administratif, les voies de communications, l'état économique et industriel du pays, établissent des différences qui varient à l'infini. Pour ne citer ces unaires, nous avons dû sous jeter dans un labyrinthe inextricable de détails, d'où nous avons cependant pu en faisant guider par les faits qui nous ont frappé le plus et sur lesquels nous allons insister dans l'exposition que nous donnerons. Les détails qui se déroulent dans l'analyse attentive des faits, viennent se grouper sous les traits les plus généraux et nous permettent de donner le sommaire des principes qui nous serviront de boussole dans l'exposé de la production et de la distribution de la richesse dans une des plus belles et des plus fertiles provinces de l'Empire Ottoman.

Par les ressources qu'elle renferme, la Thessalie mérite encore aujourd'hui un nom de domination poétique de pomme d'or de l'Empire. Les annales des puissantes nations qui se sont disputé cette partie de l'Europe orientale, attestent l'importance d'une province qui a beaucoup souffert jusqu'au moment où elle est tombée dans les mains des Ottomans considérés alors comme envoyés pour châtier les impétueux et pour épargner les peuples soumis. Les derniers conquérants de ce pays sont entrés aujourd'hui dans une voie qui promet la prospérité et le bien-être des populations. Les habitans de la Thessalie sont imbus des souvenirs de leur ancienne splendeur, soit qu'ils se considèrent comme les héritiers légitimes des Macédoniens, des Athéniens et des Romains, soit enfin des Romi, nom du peuple-roi donné aux Ottomans, conquérants de la Thessalie, par les autres peuples de l'Orient. Loin de blâmer cet attachement des branches aux troncs célèbres, nous désirerions qu'elles se rendissent dignes de la noblesse et de la gloire, selon l'esprit de notre siècle et avec les moyens dont elles disposent. La grande majorité des habitans de cette partie de la Roumélie s'occupe d'agriculture; et comme l'a dit un auteur célèbre, celui qui cultive le mieux la terre est aussi celui qui la défend le mieux. Les bons soldats sont les meilleurs cultivateurs, et les soldats de la Thessalie dont la terre, après avoir été militaire, est redevenue pacifique et productive, trouvent un champ immense à l'exercice de leurs plus nobles facultés. De nos jours, la production est aussi honorée que la destruction autrefois. C'est pour les rendre dignes de la gloire que décerne la production, que nous avons été nous informer de la manière dont ils produisent les biens de la terre, pour constater ce qu'ils font aujourd'hui, et saisir l'occasion de leur indiquer les moyens de développer les ressources que la terre renferme et qui doivent consolider le bien-être des populations et la prospérité de l'Empire, dans un avenir de paix et de liberté.

On a souvent dit et on répète encore que les biens que donne la terre sont les seules richesses inépuisables, d'où il suivrait que le plus sûr moyen d'enrichir les populations et, par conséquent, l'Empire, serait d'y faire prospérer l'agriculture. C'est le vœu de tous les amis de la Turquie et de toutes les populations de la Thessalie. L'agriculture, cependant, est fort négligée. L'industrie manufacturière a prospéré en s'emparant avec empressement de toutes les nouvelles inventions qui donnent plus de profit que la vieille routine. C'est l'instruction qui a donné aux manufacturiers les moyens de faire mouvoir les machines par la vapeur, de tirer le sucre de la betterave, l'eau de vie de la pomme de terre, la stérine du suif, la lumière et la chaleur, de l'air et de l'eau. L'agriculture a été sourde jusqu'à présent à l'appel qui lui est adressé par la science, et elle reste dans une désespérante apathie. Les bonnes méthodes sont découvertes, les véritables greniers de l'abondance sont trouvés et contrôlés par l'expérience et, pourtant, tous les cultivateurs, en dépit même du concert unanime des auteurs qui ont célébré les ineffables plaisirs des champs, les immenses avantages des méthodes vraies et rationnelles ne réalisent pas la plus grande somme des revenus que le sol comporte.

La création de ces revenus élevé dans la Thessalie la mission des cultivateurs, car l'agriculture, selon la nouvelle définition de M. de Travanet, est la participation de l'homme au pouvoir créateur de Dieu, l'exercice de la plus belle prérogative de son génie céleste par l'accomplissement de l'œuvre primordiale dont toutes les autres procèdent. Cette œuvre est donc celle à laquelle l'homme, jaloux de sa dignité, l'honore, libre et fier de son génie émané du ciel, doit consacrer ses vie, ses talens et ses forces; car il pratique l'art le plus noble, le plus libéral et le plus utile de tous.

Le cultivateur produit, c'est-à-dire crée une valeur, ou donne de la valeur à une chose en lui donnant de l'utilité. Dans l'acte de la production, le cultivateur travaille de concert avec la nature, avec cette puissance qui fait germer, croître, fructifier les plantes et développer les animaux.

Pour créer une valeur, il faut consommer ou détruire une foule d'autres valeurs, des richesses naturelles et sociales; par exemple, le cultivateur crée un épi de blé d'un grain de blé; mais la création de cet épi a nécessité la consommation de l'engrais, de la préparation du sol, de l'intérêt du capital, de la rente du sol, du travail de l'homme et de celui des animaux, de l'humidité, de la chaleur, de l'air, de la lumière, de l'électricité. Le résultat de la consommation de tous ces agens de production, c'est la production de l'épi de blé, ce sont vingt grains au lieu d'un. La valeur de ces vingt grains de l'épi de blé doit égaler la somme de toutes les valeurs dont la destruction a été nécessaire pour la créer; autrement il n'y a pas production de valeur, production de richesse. Les vingt grains de blé obtenus sont le produit brut. De ce produit, en déduisant les frais, reste le produit net. Cet excédant s'ajoute aux capitaux que la nation possède et accroît la richesse nationale. De là, les maximes idéalistes pour produire, il faut produire; pour produire, il faut consommer; et pour consommer productivement, il faut avoir un excédant de la somme des valeurs produites sur la somme des valeurs consommées. Par conséquent, plus cet excédant sera grand, plus la production en avancera, ce qui a fait dire que la meilleure agriculture est celle qui rapporte le plus.

Comment se fait la production en Thessalie et quel est le rôle que joue chaque agent de production? Quel est le résultat de la production, et, par conséquent, l'état actuel de l'agriculture; quels sont les moyens de faire rendre au sol le plus de revenu possible et de quelle manière enfin le produit net obtenu s'emploie-t-il pour satisfaire tous les besoins? Ce sont autant de questions que nous nous proposons de résoudre dans notre travail sur la production et la distribution de la richesse en Thessalie. Les descriptions que nous avons faites des phases par lesquelles passe la production, trace le cadre de notre travail et le but que nous nous proposons d'atteindre.

La manière de procéder en agriculture est la même qu'en médecine. L'art agricole est fils de la science, et la nature ne se devine pas l'agriculture est, comme la médecine, un art scientifique qui, M. Radat l'a fort bien dit, a des points de contact avec les sciences naturelles. Comme la médecine, l'agriculture s'occupe de la conservation de la vie; sans doute la pathologie lui est étrangère, mais elle fait de l'hygiène végétale et animale; les deux arts ont de l'expérience s'imposent des règles avec l'arrière pensée de les faire plier aux circonstances. La médecine, réduite à l'art de guérir, est en toute de sciences accessoires qui l'éclairent et lui fournissent les moyens d'action; l'agriculture qui n'est que l'art de cultiver, a aussi ses sciences accessoires qui la secondent. Pour atteindre le but de la médecine, le médecin doit connaître la maladie et la guérir; pour atteindre le but de l'agriculture, le cultivateur doit connaître la production et obtenir le plus de bénéfice possible; sans quoi, ce sera un pauvre cultivateur qui fera bien d'abandonner le métier devenu pernicieux pour lui puisque capitaux dépensés sans compensation. La méthode de l'agriculture est la même que celle de la médecine, c'est la méthode conjecturale. Nous allons faire, s'il nous est permis de parler ainsi, le diagnostique de la production de la Thessalie, et ce sera d'avance notre excuse auprès des hommes versés dans la connaissance de la production, des principes que nous allons faire servir dans l'exposition de l'état actuel de la production de la Thessalie, afin de pouvoir mieux faire saisir l'avantage des moyens que nous allons proposer pour accroître le produit net, et, par conséquent, la richesse des populations et la prospérité de l'Empire. En montrant ce qui existe dans la production de la Thessalie, nous aimons à croire qu'on nous pardonnera les digressions dans lesquelles nous serons forcés d'entrer pour dire ce qui doit être. En un mot, notre travail sera l'exposition de l'échange entre la manière dont les produits sont obtenus par l'ignorance, et entre la manière suivie dans les pays de l'Europe Occidentale ou consolidée par la science. Au spectacle de cet échange, les étrangers comme les indigènes gagneront, les premiers en satisfaisant leur désir de connaître les ressources de la production en Thessalie; les seconds, le besoin de connaître la voie qu'ils doivent suivre pour développer leur bien-être et leur prospérité. Double but de la Presse de l'Orient et de tous ceux qui désirent travailler à la grande œuvre de la civilisation de notre patrie!

J. Jonesco.

Aidée de ses correspondans de Turquie, et au train dont elle y va, on peut dire que la *Gazette d'Augsbourg* a une furieuse envie de jouer le rôle du héros de la Manche en ce qui concerne les affaires de l'Empire Ottoman; et nous ne révoquons nullement en doute que sa gloire ne surpasse bientôt celle de l'immortel Don Quichotte. Armée de sa flamberge, elle court sus aux moulins à vents de l'Empire, c'est-à-dire à tous les torts que son imagination crée, et les redresse non moins courageusement que son illustre devancier redressait ceux de son temps. Nous avons sous les yeux trois correspondances, trois bulletins de ses victoires et conquêtes, voulons-nous dire, et nous y voyons comme quoi elle a beaucoup d'esprit et nous pas, comme quoi elle a beaucoup d'idées et la Porte point. Si bien qu'afin que nous parlions doctement, nous devons parler comme elle, et qu'afin que la Turquie marche d'un pas preste et assuré, elle doit marcher comme elle. Veut-on que la route de Trébisonde à Erzeroun s'achève, que la conscription passe comme une lettre à la poste et que la population musulmane aille, comme les autres populations de l'Empire, en augmentant au lieu d'aller en diminuant (c'est elle qui le dit)? Il n'y a qu'à suivre sa recette; sinon, point de route, point de conscription, et bientôt plus de population musulmane. De toutes ces choses, il en arrivera (c'est toujours elle qui le dit) comme de la chandelle en suif de Pierre-le-Grand! Oh! qu'il en serait bien autrement si on voulait écouter ses correspondans! On aurait non-seulement la susdite route, mais on aurait encore toutes les routes imaginables et inimaginables depuis la modeste voie du cazaz jusqu'au fier chemin en fer de l'eyalet; les recrues viendraient se ranger d'elles-mêmes, par masses compactes, sous les drapeaux avec armes et bagages, et les enfans des Osmanlis seraient innombrables comme les grains de sable de la mer. Pourquoi donc en est-il autrement? Là dessus, la *Gazette d'Augsbourg* en dit long; elle dit ce qu'on disait il y a dix ans, ce qu'on disait il y a vingt ans, ce qu'on disait il y a cent

---

FEUILLETON.

LA POLICE.

Un financier, de tout temps, recherché les hommes du pouvoir et fréquente le cabinet des ministres. C'est un moyen sûr de savoir à point les événements qui peuvent influer sur la fortune publique et changer le cours des rentes. Sous l'empire, les banquiers recherchaient les ministres pour avoir les premiers des nouvelles de l'armée, et, au lieu de chercher à les secrétiser, Mathieu L..., (il avait l'avantage de porter le nom d'un saint évangéliste, patron des hommes d'argent), était oratoirien comme Fouché et son camarade d'enfance, sans opinion politique et ne se mêlant que d'affaires de bourse. Mathieu avait vu grandir sa fortune à l'ombre du crédit de son puissant ami, qu'il n'avait jamais cessé de voir familièrement. Fouché l'aimait; il revenait avec lui sur les jours de leur enfance, sur leurs communs projets de fortune, dépassés par la réalité. Mathieu ne demandait rien ni pour lui ni pour les autres; il ne sollicitait pas, ne parlait jamais de choses qui eussent trait aux affaires de l'Etat, soit indifférence pour les choses publiques, soit goût, soit calcul, il traitait Fouché comme il avait traité un ministère retiré et ami des plaisirs. Mathieu aimait beaucoup l'Opéra; il avait toujours à loyer une ou deux de ces demoiselles qu'on appelait et qu'on appelle encore les danses des coulisses, troupe agile et dansante, à laquelle on donne encore bien d'autres noms. De l'Opéra, le banquier passait volontiers à la Gaîté, et entretenait son ami, le ministre de la police, des hauts faits de MM. Tautin et Frémoy, et des galanteries des demoiselles Saulnier, Millière, du lieu de mesdemoiselles Amélie, Aglaé, très jolies du corps de ballet, qui rimaient alors les jeunes gens de famille, épargnés par la conscription. Du reste, Fouché avait la plus grande confiance en l'habileté financière de son ami, et il le savait si riche, qu'il n'avait pas hésité à lui confier la majeure partie de sa fortune. Un jour, Mathieu vint voir son ami quelques momens avant l'heure de la bourse, et, selon son habitude, il marcha droit vers le cabinet du ministre.

— Ne te dérange pas, mon ami, dit-il en entrant, je viens seulement t'avertir que tu n'aurai à dîner ce soir; nous sommes aujourd'hui à vendredi, n'est-il pas vrai?

— Oui.

— C'est le jour ou tu es seul, j'en profiterai.

— Impossible, dit Fouché, je pars dans deux heures pour Saint-Cloud, et je ne sais au quand, m'où je dînerai.

— Tant pis? reprit Fouché, tu as, Mathieu, quelque souci qui t'agite, quelque affaire qui te tracasse. Parle, mon ami, je puis te donner tout le temps qui me reste jusqu'à l'heure de mon départ pour Saint-Cloud; sacrifie-moi la bourse et explique toi.

Le banquier plaça son chapeau sur une pile de dossiers et s'assit.

— C'—n'est rien, dit-il, c'est que j'ai donné congé à la petite Irma, et je me marie.

— Ah! ah!

— Oui, je suis devenu amoureux de la fille de M. Gervais, marchand mercier de la rue Saint-Denis, et je suis décidé à l'épouser.

— M. Gervais, dit Fouché en se grattant le front, je ne connais pas ça.

— Je crois bien... la rue Saint-Denis, tu ne vas jamais par là?

— Très rarement... et la petite est elle jolie?

— Comme un ange... C'est la plus jolie personne que j'aie vue de ma vie. Il est vrai que je suis fort amoureux.

— Est elle riche? demanda Fouché.

— Pas le sou.

— Et, dit encore Fouché, il n'y aurait pas moyen de?...

A cette question fort claire, quoique le ministre de la police n'eût pas achevé sa phrase, Mathieu répondit en homme qui connaît le pouvoir de l'argent:

— Tout est possible, dit-il, avec de l'or et du temps; mais il me faudrait enrichir d'abord toute la famille; ce serait coûteux et fort long. J'ai calculé qu'un mariage serait une économie de temps sans affections, sans ordre, sans soin, et prodigues à mes dépens.

— Tu as raison, Mathieu.

— Une femme mettra fin à tout ce gaspillage.

— C'est vrai.

— Et, dit encore le banquier, je rends grâces au ciel d'être devenu amoureux d'une fille qui n'a pas un sou. Si Adèle eût été riche, j'étais perdu.

— Elle s'appelle Adèle?

— Adèle Gervais. Si Adèle avait une dot, je me donnerais un maître en l'épousant. La toute puissance n'est pas seulement du côté de la barbe, elle est surtout du côté de l'argent.

— Oui, mon bon Mathieu, di Fouché qui était très loin de nier la puissance de l'or... A propos quel âge as-tu?

— C'est le bon age. Cependant tu pourrais attendre encore.

En parlant ainsi, Fouché disait franchement ce qu'il pensait, et il l'a prouvé plus tard les épousant dans sa vieillesse une très jeune personne.

— Mais pourquoi-t-il, puisque tout se rencontre ainsi au gré de tes désirs, t'en approchement M. Gervais ne te refuse pas sa fille, d'où vient l'air soucieux que tu avais en entrant? est-ce que Mlle Adèle ne veut pas de toi?

— Au contraire, elle paraît enchantée de ma personne, j'ai agi en homme délicat, et, quoique propriétaire, j'ai conquis sans m'en faire peur. Tu te souviens du commencement de ma liaison avec Irma, ma dulcinée?

— Pas précisément.

— Je la visdamer dans le ballet de *Perrette*, et, après la pièce je montai dans sa loge et je lui fis des propositions; mais, dis-je, vous êtes libre, mon enfant; si je ne vous plais pas, avouez le et je paierai mille écus votre bonne foi. J'ai agi de même avec Adèle: Voulez-vous de moi? lui ai-je dit; si vous aimez quelque petit mercier, voire voisin, je vous ferai une dot, sinon devenez ma femme. Elle a accepté ce dernier parti, et ce qu'on a pris pour du chagrin n'est rien autre chose que l'agitation naturelle à un homme amoureux.

Fouché félicita son ami et lui promit d'assister à sa noce. Avec sa sagacité naturelle, il comprit facilement la pensée intime du banquier: M. Mathieu L.... était amoureux, mais son amour ne l'empêchait pas de calculer juste. En épousant une fille, pauvre il demeurait maître de sa fortune et de son honneur, et il s'attachait sa femme par le lien le plus fort, l'intérêt. Dans un moment où le divorce était en vigueur, ce calcul était assez juste et devait réussir.

Cependant la demande inopinée du banquier avait mis en émoi le petit établissement du mercier de la rue Saint-Denis. Le père et la mère de Mlle Adèle avaient toujours fait assez peu de cas de la beauté de leur fille; ils commencèrent à comprendre que deux beaux yeux sont une dot, et ils agirent en conséquence. La jeune fille, que l'on prétendait malade, fut cachée dans la maison; on renouvela sa garde-robe, on lui donna un coiffeur; on lui interdit tous les petits travaux du ménage, auxquels elle avait vaqué dans la maison: il fallait qu'elle soignât ses mains. Elle fut entourée de prévenance, accablée de conseils, et dut se tenir toute la journée sous les armes, parce que le banquier pouvait venir la surprendre à chaque instant.

— Sois bien aimable, lui disait-on, avec M. L...., sois douce, complaisante, attentive; tourne vers lui tes jolis yeux, comme tu le faisais l'année passée avec le fils de notre voisin le plumassier, qui est parti pour l'armée, sourire avec grâce pour montrer tes jolies dents. — Ne te laisse pas embrasser trop souvent, ajoutait la mère; ces petite libertés là naissent plus tard dans l'opinion d'un mari.

Adèle n'eut pas de peine à suivre ces conseils, sans être amoureuse du banquier, il ne lui déplaisait pas, et elle trouvait fort doux le changement qui s'était opéré autour d'elle. M. Mathieu l'entourait de soins et d'amour, son père la cajolait, sa mère la traitait en grande dame, ses petites amies lui parlaient sans cesse du bonheur dont elle allait jouir: elle aurait des toilettes superbes, des cachemires, des diamants et un équipage. Telle fut l'avant-scène du mariage de Mlle Adèle Gervais, qui ne tarda pas à devenir Mme Mathieu L...., et à entrer en jouissance de tous les avantages attachés à la richesse. La jeune femme croyait rêver il lui semblait qu'une fée avait doré tous les objets qu'elle touchait, et changé en diamants les petits cailloux avec lesquels elle jouait autrefois.

Fouché fut présenté à la famille Gervais comme le meilleur ami du mari, et il assista au repas de noces. Il se montra simple, bon, tout uni; mais comme il était le ministre de la police, il s'amusa au dessert à tourmenter M. Gervais, en lui disant dans quel café et avec quelles personnes il faisait le soir la partie de domino; il lui rappela que dès ans auparavant il avait fait partie de telle section, fréquenté tel club; il s'approcha de l'oreille de Mme Gervais, et lui dit le nom d'un jeune et joli sans-culotte, à qui la carmagnole serait à ravir, et qui jadis lui avait fait les yeux doux et avait mis sa vertu en péril. A ces révélations inattendues, les deux époux se regardèrent presque avec effroi et tremblèrent devant l'habileté du puissant ami de leur gendre.

— Bah! bah! dit Fouché, pour les rassurer, la police soit tout, il est vrai; mais elle garde ses secrets et protège les honnêtes gens.

— C'est un démon que ce Fouché, pensait